

Extraits « Bränn alla mina brev » (Brûlez toutes mes lettres) de Alex Schulman

Prologue :

Je ne sais pas combien de fois il me reste.

C'est la phrase fatidique qui va tout changer. Elle l'a prononcée après une énième dispute, le soir dans la cuisine. Je suis en train de préparer le repas. La tension monte, de part et d'autres. Des paroles cassantes nous échappent, les méchancetés fusent. J'ai peur que nous soyons en train de commettre l'irréparable. Je finis par perdre totalement le contrôle et balance le poêle à frire contre le mur. Un ange passe. Le sol est couvert de foie de volaille.

Je regrette instantanément mon geste idiot et lui tends la main. Elle tremble. Il n'y a aucune équivoque sur l'expression dans son regard. Elle a peur. Le danger est imminent, palpable. Je suis parfaitement conscient d'avoir fait encore un pas vers la rupture qui s'approche à grands pas. J'essaie de minimiser les conséquences de mon accès de colère. Mais je sais que si je ne la prends pas à bras le corps, si je reste sans réagir, ma femme va me quitter. La révélation m'est apparue après une série de constatations, toutes aussi désagréables. Les premières datent d'il y a environ un mois. Des pleurs venaient de la chambre de ma fille. J'ai ouvert doucement la porte pour voir ce que s'y passait. Ma fille était assise par terre, de dos, en train d'essuyer une tâche sur la moquette. Tout autour d'elle, des petits tas de papier toilette coloré. Elle devait être à l'œuvre depuis un moment déjà. Une tâche rose pourpre s'étalait sous sa silhouette. Je reconnaissais la pâte à modeler que je lui avais offerte plus tôt. J'observais ses petites gestes frénétiques. « Eh bien, que se passe-t-il ici » lui demandais-je. Elle s'est figée et a levé son regard vers moi. Une paire d'yeux cachés derrière des cheveux mouillés, de la morve et des larmes. « Pardon papa » disait-elle, en baissant son regard. « Je n'ai pas fait exprès ». Je l'ai prise dans mes bras. « Ce n'est rien » disais-je. Je sentais son pouls battre à travers sa poitrine.

« Pardon, papa » disait-elle encore. J'ai découvert son front, rangeant les mèches derrière ses oreilles, tout en essuyant ses larmes avec les manches de mon pull. Nous échangeons un regard rapide avant quelle ne rebaisse le sien. Je ne pouvais pas m'y tromper : je me reflétais dans sa frayeur. J'ai ressenti confusément une sensation de malaise: Pourquoi ma fille a-t-elle peur de moi ?

Chapitre 11

20 juin 1932

Olof la suit du regard quand elle s'en va. Il reste assis à table dans la salle à manger déserte, contemplant le bleu du lac Mälaren. Il devient de plus en plus difficile de voir les contours de la pièce plongée dans l'obscurité, mais il distingue deux femmes dans l'embrasement qui le regardent fixement. Toutes les

tables sont rangées, sauf la sienne. Il se lève pour partir et lance vers les cuisines : « Merci pour le repas ! ». La serveuse agite un ustensile en guise de réponse. Il suit le couloir sombre qui mène vers sa chambre. Karin Stolpe. Il ne l'avait pas imaginé comme ça. Il l'avait pensé plus froide. Chaque fois qu'il la voyait, il avait remarqué un côté distant chez elle qui ne lui avait pas plu. La digne épouse de Sven Stolpe, celle qui ne rencontre jamais les regards, toujours sur la réserve. Ne laissant paraître aucun signe de familiarité. Quand elle entre dans une pièce, les gens changent d'attitude. Invité, l'autre jour, dans la tour où Sven Stolpe donnait une lecture d'une de ses critiques littéraire, il l'a observé, assise à ses côtés, telle une plante décorative.

Stolpe avait fait l'objet de critiques virulents sur son travail. Non sans raison, car le texte était faible et plein de contradictions. Il était difficile de le prendre au sérieux. La seule à défendre Stolpe, c'était sa femme, Karin. Ses tentatives à vouloir à tout prix provoquer quelques commentaires positifs étaient assez gênantes. La femme avec qui il venait de discuter, c'était quelqu'un de très différent. Une autre. Imperceptiblement, les images de la journée dans la pièce ronde prenaient d'autres couleurs, d'autres nuances. Sven Stolpe vivait dans un monde en guerre. Elle s'était ralliée à cette conception et avait choisi son camp. Cela n'avait rien de ridicule. C'était une forme de preuve de fidélité, de loyauté. Officiellement, devant les autres, elle défendait son mari, même quand il avait tort. Il aimait bien cette posture.

Chapitre 3

Il y a une souris morte dans la cave. Cela fait un moment qu'elle est là, étalée sur un matelas, entourée de minuscules crottes brunes. Il y a six mois, j'y suis descendu pour chercher quelque chose. C'est alors que je l'ai vue. J'ai alors décidé de ne plus y retourner. Je ne pouvais pas supporter l'idée d'avoir à la débarrasser de là, de la toucher. La copropriété m'a contacté pour me dire qu'il m'incombait de m'occuper du problème. La souris commençait à dégager une forte odeur. Je ne pouvais pas m'y résoudre. J'ai déserté, considéré l'espace de la cave comme perdu.

Me revoilà dans son obscurité humide pour faire le prochain pas vers le projet qui occupe désormais le plus grand de mon temps éveillé : Je veux affronter mes démons qui sont en train de détruire les relations avec ma famille. Je suis en chasse. Sur la piste de ma colère. Pour comprendre par où tout a commencé, je pense que la clé, c'est mon grand père, Sven Stolpe.

....

Sven Stolpe m'a toujours fasciné. Son ombre s'est répandu sur mon enfance. Il n'était jamais vraiment là, cependant omni présent. Un individu de mauvais augure dans la pièce à côté. Le silence lourd en attendant son arrivée. Les petits enfants en fil indien pour le saluer. S'incliner, lui serrer la main. Ensuite

expédiés pour ne pas le déranger. J'avais peur de lui. Comme tous les petits enfants. Mais, en même temps, je recherchais son contact. Il était, à lui seul, un champ magnétique mystérieux, attirant et insaisissable.

L'un des hommes le plus érudits de la Suède de son époque, parlant couramment, le suédois, le français, l'allemand et l'italien. Il avait chamboulé le monde de la critique littéraire suédoise et écrit un roman dont le titre est devenu un aphorisme pendant des décennies : « Dans l'ante chambre de la mort » Je réalise que je n'avais pas lu un seul de ses livres. Tout ce que je sais sur mon grand-père provient, quasi exclusivement, de la tradition orale, des anecdotes. Le personnage de Sven Stolpe est comme une imposture.

Chapitre 17

« Qu'importe ce qui nous arrive ici-bas. Dans cent ans, il ne restera plus rien de nos batailles. Peut-être, dans l'avenir, un historien de littérature fera des recherches sur les écrits de Sven Stolpe et y découvrira la solution d'une tragédie »

Extrait du journal intime d'Olof Lagercrantz

La peur infiltrait tout son être, accompagnée d'un pressentiment diffus: Il fallait qu'elle change. Il y avait des choses dans son comportement que Sven n'appréciait pas. Ces choses, elle devait les effacer. Les premières années de leur relation il y a eu le temps de l'adaptation.

Elle aimait flâner entre les stands du marché couvert, palper les légumes, bavarder avec les marchands. Quand elle a compris que ce n'était pas du goût de Sven – il trouvait que cela manquait de tenue - elle a arrêté. Dans le temps, elle adorait faire la grasse matinée les jours fériés, mettre un disque dans la chambre, se prélasser au lit, faire durer la toilette du matin. Lorsqu'elle a compris que Sven trouvait cela indécent de se lever passé neuf heures du matin, elle a arrêté cela aussi. Elle passait son temps à modifier des petites choses, pour ensuite comprendre que cela ne suffisait jamais. Encore d'autres choses l'irritaient. Toujours cette peur de ne pas bien faire. Elle réalisait que tout ce qu'elle faisait ou disait était matière à un danger potentiel. Le terrain était constamment miné. Il suffisait qu'il remarque encore une petite chose qui lui déplaise. La sensation qu'il y avait un jeu de règles la concernant, dont lui seul disposait des codes. Elle n'y avait pas accès. Ces règles changeaient, constamment, fonction de son humeur à lui.

Voilà ce qu'elle était devenue : Une femme qui a peur de son mari. Elle se pose des questions : Pourquoi ne pas avoir agi pour s'en sortir, s'en libérer ? Elle s'en était simplement accommodée, avec quelque chose qui ressemblait à la compassion. Cette peur lui était familière, une réminiscence de son enfance. Elle se souvenait de sa propre mère qui modulait constamment son

comportement selon les humeurs de son mari. Eviter à tout prix les éruptions de colère. La peur, peut elle venir en héritage ? Les femmes craignent les hommes depuis des milliers d'années, est-ce possible que cette peur ait traversé les générations pour devenir partie intégrante de la biologie ? Peut-être les choses sont-elles ainsi. Cela lui donne de l'espoir. Elle se sent moins seule. Ce n'est pas que de sa faute.

Chapitre 31

Je suis de près grand-mère dans le petit escalier. Je la suis jusqu'à l'entrée de sa chambre. Elle me fait patienter un moment sur le seuil, le temps qu'elle fasse le lit. Puis, elle m'appelle pour que j'entre. Elle ouvre une de ses trois armoires. Chaque étagère est pleine de cartons et de lettres. Ici se trouve toute la correspondance de grand-mère. A chaque carton correspond une année de sa vie. « Tu verras bien si tu trouves quelque chose de nouveau, Ce ne sera pas la première fois que tu viennes farfouiller par ici » dit grand-mère. « Tu me promets d'être bien ordonné, tu remettras tout à sa place. » Grand-mère part vaquer à ses occupations.

Depuis que j'ai huit ans, je collectionne les timbres. Ma collection tient dans trois albums, avec des timbres du monde entier. Il y a des timbres espagnols à l'effigie du roi avec des filtres de couleur verte ou bleue, selon la valeur. Des timbres de Vietnam avec des animaux bariolés. Des Maldives avec des tortues. Les très grands avec les anneaux des jeux olympiques d'Uruguay.

...

Je trouve un timbre de Pologne que je n'ai jamais vu auparavant. Un autre des Etats-Unis sur lequel l'on peut lire « air mail ». Mais je m'aperçois rapidement que j'ai déjà presque tout écumé. J'ouvre l'autre armoire. Celui à côté. Là dedans il y a aussi des papiers de toutes sortes, nettement moins bien rangés. Je les parcours, mais ne trouve pas de timbres. Tout en haut, il y a une boîte. Je dois aller chercher le tabouret de la coiffeuse de grand-mère pour réussir à l'attraper. La boîte en main, je m'assieds sur le lit. Dedans se trouve un petit paquet avec une dizaine d'enveloppes. Autour du paquet, un ruban de soie rose. Je défais le nœud. Les lettres sont très vieilles et adressées à « Ka Larsson ». Quelques unes des enveloppes portent le joli timbre de quinze cents avec le vieux roi. Je n'en ai pas un seul dans ma collection. Tout excité, je cours dans le salon. Grand père est assis dans un des fauteuils lisant le journal du matin, grand-mère dans celui à côté. La radio est allumée.

« Grand-mère, regarde ce que j'ai trouvé ! « Est-ce que je peux prendre ces timbres ? »

Grand-mère lève le regard de ses mots-croisés. Tout se déroule très vite. Grand-mère vient rapidement vers moi. « Donne-moi tout ça, va ! » dit grand-mère. Elle m'arrache le paquet des mains. Dans le regard de ma grand-mère je lis la peur. Je suis habitué à interpréter les événements, à absorber les émotions, à

voir les choses avant qu'elles n'arrivent. Mais à ce moment précis, je ne comprends plus rien. Grand-mère se hâte vers la sortie. Grand père se tourne vers elle : « Qu'est ce que c'est que ces lettres ? » demande-t-il.

Chapitre 34 :

« Cela fait maintenant plus de deux années que je suis complètement malheureux. Je n'aurais pas eu le courage de vivre beaucoup plus longtemps sans elle. Désormais, elle sera mienne »

Extrait du journal intime de Olof Lagercrantz

Sven tousse dans son mouchoir et vérifie son contenu. C'est un rituel. S'il y a du sang, il s'empresse de le lui montrer, comme un genre de prise de guerre. Comme si c'était elle la responsable du saignement. : Regarde ce qui se passe quand tu me traites mal! Mais il n'y a pas de sang. Que du mucus visqueux, comme du blanc d'œuf. Il plie le mouchoir et le remet dans sa poche, avant de s'asseoir devant la machine à écrire.

« Pouvons-nous en parler », dit Karin

« Mais bien sûr » répond-t-il « Parle toujours »

Quand le vent souffle du nord, comme à cet instant, les bruits de la ville arrivent jusque dans l'appartement à Stigbergsgatan. Elle entend le boucan du train qui se dirige vers Saltsjöbaden. ...

Chaque fois qu'elle tente d'aborder un sujet qui le dérange, les choses se déroulent de la même façon.

Sven s'assoit à sa machine à écrire qui lui fournit une sorte d'armure contre la conversation qu'il n'a pas envie d'avoir. C'est comme cela que ça se passe, chaque fois qu'elle prend son courage à deux mains pour lui dire qu'elle n'ne peut plus. Qu'elle ne supporte plus sa suspicion, son attitude narquois, ses railleries, ses accusations de promiscuité.

En ce moment même, cela se passe encore de la sorte, lorsqu'elle ose, pour la deuxième fois, suggérer l'impossible.

« Je souhaite que nous divorçons »

« Je comprends

« Cela ne sera pas être une perte pour toi puisque tu me dis que tu ne m'as jamais aimé ; que nous n'aurions jamais dû nous marier pour commencer. »

« Je t'ai aimé, mais tu m'a rendu la tâche de plus en plus difficile »

Le ton a changé, il s'en dégage une espèce de contentement, comme si leurs problèmes relevaient un caractère purement pratique.

« Ta fascination, sans bornes, pour des hommes autre que moi a rendu la chose compliquée. Et les traces que ces hommes ont laissé derrière eux, sous forme de fécondations, n'ont pas, pour ainsi dire, facilité l'affaire ».

« Je ne peux pas défaire ce que j'ai fait » dit-elle. « Mais je ne peux pas, non plus, continuer à vivre une vie de punition constante. Cela ne changera jamais. Nous en avons parlé plusieurs fois et tu m'as promis de ne plus m'en tenir rigueur Tu me l'as promis lorsque que nous nous sommes fiancés, tu me l'as encore promis lors de notre mariage. Mais il n'y a rien à faire. Cela revient tout le temps ».

Il s'incline dans sa chaise, croise les bras et regarde la machine à écrire.

« Je ne dis pas non plus que c'est de ta faute » poursuit-elle « Tu es figé dans une représentation de moi dont tu ne peux pas te défaire. Je sais que tu essaies, mais tu n'y arrives pas »

« Nous ne sommes plus amoureux » dit-il « C'est vrai ». « Mais nous avons d'autres choses en commun. Nous parlons de notre foi. Nous parlons de notre vie de vrais chrétiens. Nous pratiquons cette vie là dans la limite de nos capacités. Cela veut dire que nous faisons des efforts. Que nous ne nous séparons pas à la légère. Nous avons nos conversations. Avec l'aide de dieu, nous allons surmonter les difficultés »

« Nos conversations ? Mais nous ne nous parlons plus »

Ce silence n'avait pas toujours existé entre eux. Leur relation avait justement débuté par la conversation.

...

Aujourd'hui, la règle, c'était le silence. Pendant le trajet en voiture d'une heure et demie entre Sigtuna et Stockholm, ils ont demeurés, côte à côte, sans échanger une seule parole. Cela n'avait pas l'air de déranger Sven plus que ça. Elle, en revanche, n'entendait que le bruit sourd du silence.

Soudain, elle s'est sentie envahie par le chagrin, par la lourdeur de ce qui était devenu leur relation et elle s'est mise à pleurer. Elle n'a pas fait exprès, elle a essayé de lutter, car elle sait que Sven déteste les larmes. Mais, elle n'a pas réussi à les retenir

Elle regarde à travers la vitre, sanglotant en silence. Respirer par la bouche pour ne pas se dévoiler. Sven jette un regard vers elle, il voit les larmes qui coulent le long de sa joue. Il arrête la voiture en plein milieu de Sveavägen et en sort brusquement. Debout, il fixe sur la rue. Après quelques minutes, il se tourne vers elle : « Tu t'es calmé maintenant » ? Puis, il reprend le volant, sans aucun signe d'empathie. Avant, ce n'était pas comme ça.

« J'ai parlé à mère » dit-elle « Elle m'accueille chez elle à Limnäs. Je pars cet après midi »

« Très bien. Tu partiras à Limnäs et tu y resteras quelques jours. Après, tu reviendras ici, à la maison. »

Chapitre 38

« Peut-être il qu'il la tuera. Qu'est ce que je suis venu faire à Limnäs ? Ce jour là, j'avais de la fièvre, je savais à peine ce que je faisais. Par mon acte impulsif, je l'ai exposée et serai peut être la cause de sa mort. »

Extrait du journal intime de Olof Lagercrantz

La forêt s'intensifie, les arbres montent de plus en plus haut vers le ciel. Olof pénètre de plus en plus loin dans les terres, sur des chemins de plus en plus étroits. Il roule sur un petit passage empierré qui mène droit dans la forêt profonde. Il n'a jamais mis les pieds dans ces contrées. En plein milieu de la Suède, dix kilomètres au nord de Nora, trente kilomètres à l'est de Filipstad. Il s'approche de la ferme et ralentit. Le chemin se faufile en montant la colline. En contre-bas, entre les arbres, il voit l'eau qui scintille et les toits de quelques maisons qui donnent sur le lac.

Il est arrivé. Il gare la voiture dans une clairière et suit le sentier qui porte l'empreinte des anciennes traces de pneus. Lorsqu'il arrive au bord de l'eau, des champs de fleurs s'ouvrent devant lui et là bas, tout au fond, se dresse la ferme. Il suit le chemin qui départage les champs en deux. Au loin, près de la maison, il perçoit soudainement deux figures qui viennent vers lui sur le même chemin. La distance est trop grande pour arriver à distinguer les visages. Des travailleurs agricoles, peut être. Non, c'est un homme et une femme. Il avance encore un peu. Quelques secondes passent avant qu'il réalise et s'arrête net. C'est Karin et Sven. Karin et Sven s'arrêtent aussi. Ils sont loin, mais il sait qu'ils le regardent. Olof agit à l'instinct. Sans mouvements brusques, il fait demi-tour vers la voiture. Il ne peut pas savoir s'ils l'ont reconnu. Il porte un chapeau, peut être qu'il contribué à cacher son visage ? Il a envie de courir, fuir pour sa vie, mais il sait à quel point cela paraîtrait suspect. Il s'efforce à maintenir un pas de marche régulier. Comme quelqu'un qui serait simplement venu se promener pour profiter de la nature. Il ne sait pas ce qui se passe dans son dos. Si Sven se rapproche. Il ne peut pas se retourner.

« Allo ! » L'appel de Sven se meurt dans le vent, mais Olof l'entend très clairement. Il poursuit son chemin, bientôt il arrivera à la montée du col. En haut se trouve la voiture.

Il entend des voix qui crient. Des voix d'hommes qui viennent de tous côtés.

« Intrus ! » C'est la voix de Sven.